Pourquoi la biodiversité ne nous dit-elle rien ?

Nous saurions mieux prendre la mesure du déclin de la biodiversité et nous émouvoir de ses conséquences si le discours des naturalistes s'adressait davantage à notre sensibilité, s'il évoquait les équilibres de nos espaces de vie et leur fonctionnement même. L'homme n'appartient-il pas au règne de la nature, même s'il le perturbe ? Raviver le sentiment de cette appartenance est désormais une urgence.

En dépit des alarmes établissant le déclin de très nombreuses espèces vivantes dans toutes les parties du monde, la dévastation planétaire de la biosphère n'a pas percuté l'opinion au même degré que l'annonce funeste d'un changement climatique désormais patent. Chacun comprend aujourd'hui que les températures excessives, les sécheresses et les tornades dévastatrices puissent impacter largement nos sociétés. Nos équilibres de vie sont liés de façon tout aussi étroite au bon état de la biosphère. La disparition des baleines bleues, celle des insectes volants continue pourtant à nous laisser indifférents.

Pour quelle raison le thème de la biodiversité reste-t-il à l'écart de notre conscience et sans grand effet sur nos sensibilités ? A quoi tient le fait que les avancées des sciences biologiques et environnementales n'aient pas été relayées de façon efficace dans la société ? Ce déficit de lisibilité du savoir nous semble tenir en grande partie à la façon dont celui-ci a été diffusé depuis une trentaine d'années. Quand on visait à réveiller l'intérêt collectif pour la « nature » et plus précisément l'état de l'écosystème Terre, on a parlé d'inventaires et de listes d'espèces menacées ou non. Plus généralement, on évoquait une extinction de la biodiversité dont la réalité triste n'a pas réellement ému l'opinion ni réussi à déclencher de parades efficaces de la part des décideurs publics parce que trop étroitement cadrée et dominée par la forme d'un savoir général mal articulé à la sphère de l'appropriation humaine.

L'effort de communication qui a abouti aux notions d'espèces parapluie, de corridors écologiques ou de trames vertes et bleues n'a pas été suffisant, il n'a pas abouti à une perception globale et significative du système Terre. Ces connaissances et cette sensibilité sont restées le domaine réservé d'une minorité de spécialistes ou de militants.

Le philosophe Bruno Latour a proposé récemment de faire appel à la notion d'appartenance et d'habitabilité pour que s'ébranle l'implication émotionnelle sans laquelle l'approche purement cognitive et surtout sectorielle risque de manquer son but une nouvelle fois.

Tant que notre milieu de vie sera approché et décrit par une sorte de vigilance comptable, apte à constituer des inventaires « faune flore » mais pas à décrire l'ensemble d'un milieu vital caractérisé autant par les bactéries vivantes que par les roches, les sols, leurs configurations et leur signification pour un être humain, cette approche reste limitative, car faite par et pour des spécialistes qui annexent de façon corporatiste et parfois réductrice l'approche de la relation entre l'espèce humaine et son milieu.

Cette approche doit être globale. Elle doit embrasser la grande échelle de l'atmosphère, de la température de l'océan, de ses effets sur la composition de l'air que nous respirons, et donc la relation entre le changement climatique et la biodiversité. Elle doit aussi comprendre l'échelle plus rapprochée du milieu de vie de chacun.

La biodiversité est l'autre nom de la biosphère, du vivant dans la nature, de sa complexité dans l'écosystème. La survie de cette biodiversité est liée aux habitats, au bon état des milieux. L'autre nom de ces milieux, c'est l'espace géographique avec ses types d'espaces et de paysages, ses différents sites que nous connaissons à l'échelle humaine. Ce sont les lieux où nous vivons.

Notre milieu est géographique, la géographie est aussi faite d'histoire humaine. Les espaces de la planète sont grandement anthropisés, ils ont été façonnés, en particulier, par leur longue transformation issue des pratiques agraires de nos ancêtres. Leur connaissance nous émeut, elle évoque la capacité du génie humain à se mettre en résonance avec le milieu terrestre. Cette capacité a permis l'invention d'autant de paysages agraires, en une

coévolution des sociétés et de ce milieu terrestre. Nous avons à la réveiller après trop d'aveuglement consumériste fait de pillage et de gaspillage.

A cet égard, il serait donc opportun que de nombreuses actions de sensibilisation, d'éducation et de formation à prévoir réussissent à articuler mieux les contenus cognitifs à transmettre avec la dimension de l'appropriation par les sens, par la sensibilité, les approches intuitives et les émotions face aux réalités concrètes du milieu que nous habitons et où nous vivons. Outre l'initiation à une meilleure connaissance, le fait de se sentir responsable, de se décider à agir pour transformer, de s'impliquer dans un geste et d'avoir prise sur la réalité d'un chantier peuvent être fortement motivants pour un être humain.

Ce qui est en cause est alors la vigilance et la responsabilité de chacun dans le bon état de son espace de vie. Ce bon état est sanitaire, il est aussi écologique. Nos pays ont conquis une certaine culture de l'hygiène depuis Pasteur et les grandes campagnes d'éducation sanitaires et sociales aux XIX et XXe siècles.

Notre époque appelle une telle reconfiguration de l'opinion, de la sensibilité collective et de la culture générale. Cette reconfiguration est manifestement en cours chez nos contemporains, mais doit être activée et accélérée par une diversité d'actions inventives et collectives. Un grand nombre de ces actions, enracinées dans les milieux et les paysages locaux, reprendra le riche stock que les formateurs, médiateurs et animateurs ont déjà inventé. Si continue à prévaloir un intellectualisme étroit, une mentalité comptable et archivistique pleine de ressentiment envers l'espèce humaine, gageons qu'encore une fois, la biodiversité restera une catégorie livresque.

Odile Marcel

Professeur des universités

Présidente du collectif « Paysages de l'après-pétrole »